

N° 9 ET 10.      NOVEMBRE ET DÉCEMBRE      1910.

---

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOGIE.  
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER  
DER  
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

IN KRAKAU

PHILOGISCHE KLASSE.  
HISTORISCH - PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE  
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ  
1911

<http://rcin.org.pl>

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ETÉ FONDÉE EN 1873 PAR  
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

*Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International“ qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.*

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie,  
(Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie  
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie  
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1911. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządkiem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

---

N° 9 et 10.

Novembre et Décembre.

1910.

---

**Sommaire.** Séances du 14 et du 21 novembre, du 12 et du 14 décembre 1910.  
Résumés: 18. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 juin 1910.  
19. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1910.  
20. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 octobre 1910.  
21. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 1 décembre 1910.  
22. P. BIENKOWSKI. Sur un modèle romain de l'adoration des Mages.  
23. M. ZDZIECHOWSKI. Pessimisme et Christianisme.

---

S É A N C E S

I. CLASSE DE PHILOGIE.

SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1910.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich«. (*Bibliothèque des écrivains polonais*), Nr. 59, 8-o, p. 49.

M. J. MYCIELSKI présente son travail: »*L'église »San Stanislaw dei Polacchi» et les origines de la peinture polonaise à Rome au XVIII siècle*«.

M. M. ZDZIECHOWSKI présente son travail: »*Pessimisme et Christianisme*«. III-e partie.

M. P. BIENKOWSKI présente son travail: »*Sur un modèle romain de l'adoration des Mages*«.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 octobre 1910<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Voir Résumés p. 122.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1910.

PRÉSIDENTE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

J. GRZEGORZEWSKI: »Grób Warneńczyka. Badania autentyczności grobu przy 4-ym kilometrze pobjowiska warneńskiego z dnia 10 listopada 1444 r.«. (*Le tombeau de Ladislás, dit »le Warnésien«, roi de Pologne et de Hongrie*), 8-o, avec 14 gravures, p. 90.

J. TRETIAK: »Bohdan Zaleski. 1802—1831. Życie i poezya. Karta z dziejów romantyzmu polskiego«. (*Bohdan Zaleski. 1802—1831. Sa vie et ses oeuvres poétiques*), 8-o, avec 6 planches, p. VIII et 500.

M. J. TRETIAK présente son travail: „*Bohdan Zaleski et l'insurrection de 1831*“.

M. T. GRABOWSKI présente son travail: „*L'humanisme dans la littérature religieuse catholique en Pologne pendant la première moitié du XVI siècle*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. CHYBIŃSKI: „*Hyacinthe Różycki, compositeur d'hymnes polonais au XVII siècle*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 1-er décembre 1910 <sup>1)</sup>.

## II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1910.

PRÉSIDENTE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

J. TALKO-HRYNCEWICZ: »Materiały do etnologii i antropologii ludów Azji środkowej. Mongołowie, Buriaci i Tungusi«. (*Matériaux pour l'ethnologie et l'anthropologie des peuples de l'Asie centrale*), 8-o, p. 96.

M. W. CZERMAK présente son travail: „*Études sur les origines du parlementarisme lithuanien*“.

<sup>1)</sup> Voir Résumés p. 125.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1910.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

R. TAUBENSCHLAG: »Historya zadatku w prawie rzymskiem. Studium historyczno-prawne«. (*Histoire des arrhes dans le droit romain*), 8-o, p. 59.

M. J. FIJAŁEK présente son travail: „*Les écoles ecclésiastiques en Pologne au moyen-âge*“.

---

## Résumés

18. Posiedzenie Komisji do badania historii sztuki w Polsce z dnia 23 czerwca 1910 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 juin 1910*).

M. J. Tarczałowicz de Zakopane présente les plans architectoniques de l'église grecque-unie de Nowosiółka. C'est la suite du travail de cet auteur sur „Les églises ruthènes en pierre“. Nowosiółka, sur le Zbrucz, dans le district de Borszczów, possède une petite église à une seule nef, datant du XVI-e siècle. La voûte est en berceau, surmontée au milieu d'une petite coupole sans lucarne; elle rappelle les édifices de ce genre en Bukowine et dans la Roumanie septentrionale. La coupole est terminée par une flèche du XVII-e siècle. Deux entrées donnent accès à l'église dont l'abside est hémisphérique: au-dessus de l'entrée principale, sur une dalle de pierre formant linteau, on lit en caractères cyriliques cette inscription ruthène: „Rab bożyi Zaszko poprawył wowsze odpuszczenyje hryhow roku boija 1611 miesieczja julyja“. (Zaszko, serviteur de Dieu, a fait toutes ces réparations pour la rémission de ses péchés, l'an du Seigneur 1611, au mois de juillet). Les réparations de Zaszko, visibles en projection horizontale, comprennent la construction de contreforts latéraux et le renforcement des murs intérieurs. Tout l'édifice est en pierre provenant des carrières locales.

M. Tarczałowicz donne ensuite la description de la chapellenie sous l'invocation de S. Antoine à Sieniawa, élevée en 1740 par Sędzimir, et de l'église S. Michel à Dębno, district de Nowy-Targ. C'est un fragment d'un travail étendu touchant les églises en bois en Pologne. Les nombreux relevés architectoniques, les photographies et les dessins reproduisant la riche décoration intérieure de cette église, dont l'auteur illustre sa communication, constituent un complément indispensable à la monographie que feu M. Łuszczkiewicz avait consacrée à ce curieux monument.

M. Łuszczkiewicz considérait l'église de Dębno comme un édi-

fice du XVI-e siècle. M. Tarczałowicz, après en avoir comparé le type caractéristique de charpente du toit avec les églises de Maulbronn, de Schifenburg, de Coblenz, de Marburg et d'autres monuments de l'époque romane finissante et du gothique, est porté à attribuer une origine beaucoup plus reculée à cette église de Dębno, oeuvre d'art si remarquable du reste. Il ne saurait préciser la date exacte de sa construction; on ne pourra le faire qu'après avoir étudié les particularités architectoniques des toits de nos églises du XIV-e et du XV-e siècle. Lorsque ce travail qui jusqu'ici n'a même pas été esquissé aura été accompli, il sera permis de se prononcer en connaissance de cause.

Dans la discussion qui s'engage à la suite de cette communication, M. Sokółowski reconnaît la justesse des observations de M. Tarczałowicz et déclare que depuis longtemps déjà il a eu l'intention de faire des recherches sur ce sujet important, de les faire de la façon brièvement indiquée par M. Tarczałowicz. Il faut remarquer toutefois que les charpentes des toitures, propres aux monuments allemands qu'on a cités, ne sont chez nous, selon toute probabilité, qu'une marque de conservatisme suranné, et ne prouve aucunement que les édifices où l'on voit des charpentes de ce genre, remontent à des époques très anciennes.

M. le comte Georges Mycielski, à titre de complément à ses études sur le peintre Kucharski, études publiées dans le Tome IV des comptes-rendus, parle d'un portrait dû à cet artiste et représentant la reine Marie Antoinette, à l'époque où l'infortunée souveraine était enfermée à la prison du Temple. M. Mycielski a découvert ce portrait à Tours où il appartenait à une famille bourgeoise de la ville. Par son intermédiaire, il fait aujourd'hui partie des collections de S. A. I. l'archiduc Charles-Etienne. On a pu l'admirer à l'exposition de portraits qui au printemps de cette année-ci a eu lieu à Cracovie.

- 
19. Posiedzenie Komisji do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 30 czerwca 1910 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1910*).

M. Leonard Lepszy présente la photographie d'un putto découvert dernièrement derrière les stalles de l'église S. Anne. Ces

oeuvres d'art ayant joué un grand rôle dans les compositions décoratives de Balthazar Fontaine, M. Lepszy n'hésite pas attribuer à cet artiste celui dont il parle qui, grâce aux soins de M. le curé Caputa, a pris place dans les collections du Musée national.

M. le comte Georges Mycielski donne lecture de l'étude qu'il a consacrée à la généalogie de la famille Krasiński et aux rapports que cette illustre maison eut avec les beaux-arts. Ce travail est le fruit de longues et patientes recherches. Le berceau des Krasiński est la terre de Krasne, dans le district de Ciechanow, et le palatinat de Płock. L'église qui primitivement fut édifée dans cette localité, en 1487, était en bois. François Krasiński, évêque de Cracovie, la remplaça par une église en pierre dont les fondements furent jetés en 1570 et qui était terminée entièrement cinq ans après. C'est un édifice à trois nefs, dans le style de la Renaissance, à voûtes en berceau, avec un clocher surmontant le porche. Jean Casimir Krasiński, trésorier de la couronne (1607—1669), agrandit le sanctuaire et le décore de magnifiques tombeaux de famille. Enfin Blaise Krasiński fait peindre l'église en 1777. Dans le chœur, derrière le maître-autel, on voit encore aujourd'hui quelques-unes de ces anciennes peintures dues au pinceau d'Eksteid.

Enfin M. François Klein rend compte de ses travaux sur l'architecture des églises de Cracovie dans le style baroque, et parle spécialement de l'église des Pères des Missions étrangères. Il pense que l'église des Tre re Magi, au Collegio di Propaganda Fide à Rome, construite par François Borromini, a servi de modèle à l'architecte de l'édifice cracovien.

---

20. **Posiedzenie Komisji do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 27 października 1910 r. (*Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 27 octobre 1910*).**

M. le comte Georges Mycielski en un long compte rendu expose le résultat de ses recherches touchant quelques portraits des derniers Jagellons et de leurs épouses, principalement des 25 dernières années du XVI-e siècle. Il faut considérer le portrait de Sigismond, à la cathédrale du Wawel, comme le seul portrait connu de ce prince en grandeur naturelle. L'étude de ce tableau découvre qu'il fut peint sur toile „a tempera“ en 1547, sans doute à l'occasion



du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du roi, qui néanmoins y est représenté tel qu'il était à l'époque du Congrès de Vienne, c'est-à-dire vers 1515. Nous ne connaissons aucun portrait de la reine Bonne dans sa jeunesse. Ne peuvent être considérées comme authentiques que deux miniatures de cette princesse, conservées au Musée du Prince Czartoryski, à Cracovie: l'une sortie de l'atelier de Lucas Cranach le Jeune; l'autre, italienne, d'une date ultérieure. Sur les deux, Bonne est représentée en costume de veuve. La première est de 1550 environ; la seconde fut peut-être peinte en Italie, vers 1556. Nous ne connaissons non plus aucun grand portrait contemporain de Sigismond-Auguste. Les deux miniatures qu'on voit au Musée Czartoryski, représentent ce prince à deux époques différentes de sa vie: l'une, due à Cranach, doit, d'après les indications du costume, être attribuée à l'année 1550 (le roi peut y avoir une trentaine d'années, il ne porte pas encore le deuil de Barbe Radziwiłł); l'autre, à la manière italienne, est de 1570; c'est une pièce fort belle et pleine de caractère. Les portraits des deux princesses autrichiennes, femmes de Sigismond Auguste, en pied et de grandeur naturelle, portraits qui se trouvent aujourd'hui au „Germanisches Museum“ de Nuremberg, permettent de donner des détails tout nouveaux sur les images de ces souveraines. Le portrait d'Elisabeth est la reproduction exécutée après 1550 d'un original perdu de 1542, ainsi que celle du même portrait de 1556 de la galerie Ambras. Elisabeth y est représentée un an avant son arrivée en Pologne; le tableau est signé du monogramme P. F. Le portrait de la reine Catherine fut exécuté en 1559, vraisemblablement en Pologne, et il n'est connu que par l'unique exemplaire de Nuremberg. Les portraits de la reine Barbe sont, ou légèrement fantastiques, bien qu'exécutés d'après un original disparu (portrait de Nieświcz, de Mańkowicze), ou trahissent étrangement et enlaidissent jusqu'à l'invraisemblance la fameuse beauté de leur modèle (miniatures du Musée des Princes Czartoryski à Cracovie).

A la suite de cette communication s'élève une discussion animée à laquelle prennent part MM. Sokołowski, Jean Bołoz-Antoniewicz, Stanislas Tomkowicz, Birkenmajer, Bartynowski et quelques autres membres de la Commission.

M. Szyszko-Bohuss présente des plans et photographies des châteaux de Janowiec, Krupe et Dombrowica, fruits de l'excursion faite cet été dans le Royaume de Pologne. Les nombreuses photographies

prises par M. Etienne Zaborowski permettent de se rendre compte de l'état actuel de ces résidences seigneuriales, autrefois si somptueuses. Le château de Janowiec, édifié par les soins de Pierre Firlej, à la fin du XV-e siècle, avec ses attiques dentelées de divers genres, dont on voit encore les restes, se rapprochait beaucoup des monuments de la même époque à Kazimierz Dolny dans le voisinage duquel il était construit. Au XVIII-e siècle, pendant que les Lubomirski en étaient propriétaires, il fut entièrement reconstruit: on le flanqua de tours rondes, on y ajouta des ailes, une chapelle, et on décora le tout dans le style rococo. C'est de cette époque qu'ont subsisté des débris de stucs et des traces de la décoration picturale intérieure. Le château de Dombrowica, autre résidence des Firlej, date du XVII-e siècle. Une des quatre tours d'angle subsiste encore. L'architecture de l'édifice accuse beaucoup de traits communs avec celle de l'église des Carmes de la ville voisine, Lublin. Enfin le château de Krupie, construit ou plutôt reconstruit en 1608, appartenait à Samuel Zborowski; c'est une vaste bâtisse monumentale qui est encore relativement bien conservée. Elle a la forme d'un quadrilatère, entouré de fossés et d'étangs, à l'angle nord-ouest duquel, dans la cour intérieure, se trouve la résidence elle-même, sur les murs méridionaux de laquelle se voient encore des ornements graffiti.

Enfin M. Sokołowski communique des photographies transmises par la Société d'Etudes géographiques et historiques nationales (Towarzystwo krajoznawcze) de Varsovie, touchant des oeuvres d'art conservées à Tuma, près de Łęczyca (stalles, reliquaires), et à Miechów (au couvent des Templiers); de plus la photographie d'une écriture d'or, en forme de sophia, offerte, paraît-il, par Stanislas-Auguste à l'impératrice Catherine, et actuellement au musée de l'Ermitage à S. Pétersbourg; enfin il soumet à la commission les photographies des dessins d'un codex de 1661 faisant partie des collections de la bibliothèque royale de Dresde. Ces dessins, à la plume et coloriés, illustrent le voyage de Majerberg à travers la Pologne, la Prusse royale, la Courlande, la Livonie et la Russie. A celle-ci échoit la part du lion dans ces dessins déjà publiés à S. Pétersbourg en 1903. Parmi les villes et villages polonais représentés citons: Zduny, Krotoszyn, Jarocin, Żerków, Pogorzelica, Miłosław, Żydow, Gniezno, Niestronny, Pakość, Kraszków, Bydgoszcz, Pruszez, Tuchola, Legmundt, Góra, Schönski, Gołomb, Dan-

tzig, Vogelsang, Armleny. Ces riches matériaux, accompagnés d'un texte explicatif, ont été envoyés par M. l'abbé Thadée Trzciński de Walkow, dans le Grand-Duché de Poznań (Posen).

---

21. *Posiedzenie Komisji do badania historyi sztuki w Polsce z dn. 1 grudnia 1910. — (Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 1 décembre 1910).*

M. Adolphe Szyszko-Bohusz communique des photographies, ainsi que des lithographies de 1832, et un plan topographique du kourhan et de la colonne commémorative dressés à l'endroit où l'hetman Żółkiewski trouva la mort, en Bessarabie. Après la bataille de Cecora, „l'hetman ayant relié ses voitures pour en former un vaste camp retranché, se mit en retraite vers les frontières de la République, sans cesse harcelé par les troupes ennemies avec lesquelles il fallait à chaque instant en venir aux mains“. Le terme de cette marche pénible devait être Mohylów, sur le Dniestr. A dix kilomètres environ de ce fleuve, c'est-à-dire de la ville d'Ataka, située en face de Mohilów, eut lieu un dernier combat dans lequel l'hetman périt avec une insignifiante poignée de défenseurs du camp. En cet endroit, sur une vaste steppé, non loin du village d'Arianesza, on éleva un tumulus (Kourhan) et on érigea une colonne commémorative. Cette colonne, jusqu'en ces dernières années, avait subsisté dans l'état où une restauration exécutée au XVIII-e siècle l'avait laissée. Sur une lithographie de 1843. d'après un dessin original de J. Woroniecki, sur une des faces de la colonne on lit: Ogiński, H. W. L. Il est possible que ce soit une indication concernant le restaurateur du monument. La colonne, s'il faut en juger d'après les dessins et les restes qu'on en voit encore, était en pierre provenant des carrières locales (calcaire), à base carrée, présentant un peu plus d'un mètre de côté et haute de cinq mètres. Dans la moitié supérieure, au-dessus du cordon sur lequel on voyait l'inscription dont nous venons de parler — sur la face opposée se trouvait, semble-t-il, le nom de Żółkiewski — étaient pratiquées deux niches avec plaques murées sur lesquelles figurait une inscription. Il n'en est absolument rien resté. La colonne a été détruite au cours des recherches faites pour découvrir les trésors qui, d'après la tradition, devaient être enfouis dans le tumulus. Dans ces dernières années,

un comité s'est constitué à Mohylów pour restaurer et entretenir ce monument. Une somme assez importante a été recueillie; mais jusqu'ici tout est demeuré à l'état de projet, à cause du mauvais vouloir des autorités.

A ce sujet M. le comte G. Mycielski et M. Cercha prennent la parole.

Le président, M. Sokołowski, rappelant le compte rendu présenté à la précédente séance par M. le Comte G. Mycielski, soumet à la Commission les photographies de deux portraits qui font partie des collections de M. le comte Piniński. Ce sont ceux de Louis de Hongrie et de Sigismond le Vieux. M. Mycielski fait remarquer qu'il existe à Bruxelles un portrait semblable du prince Louis, portrait peint sur bois. Il y en a un second exemplaire, mais beaucoup plus faible, à la galerie Pitti à Florence.

Le président donne ensuite lecture de son travail sur Bartolomeo Ridolfi. On n'a que des renseignements très succincts sur cet artiste décorateur de talent, et pourtant il serait à désirer que l'on recherchât et étudiât toutes ses oeuvres disséminées en Italie, et cela parce qu'il est fort probable qu'il a travaillé en Pologne, pendant un court espace de temps tout au moins. Vasari dans la seconde édition de son ouvrage (1568) cite expressément Ridolfi parmi les artistes d'origine véronaise, et il ajoute qu'il a quitté Vérone, accompagné de son fils, pour se rendre en Pologne, où il construit des palais, sculpte des bustes et modèle des médailles. Ces renseignements, Vassari les tenait du fameux prieur des dominicains de Vérone, Marco Medici. De ce dernier, Spytko Jordan de Zakliczyn avait souvent été l'hôte, alors qu'il faisait sa cure aux eaux sulfureuses de Caldoro; chez le prieur, il avait pu connaître Ridolfi, l'inviter à venir passer quelque temps dans ses terres — de là les relations de Ridolfi avec la Pologne. Que dans les sources de nos archives il n'en soit pas fait mention, il n'y a là rien d'étonnant; elles sont aussi muettes sur Kulmbach. Ridolfi était d'ailleurs au service d'un particulier.

Bartolomeo Ridolfi était l'élève et le gendre de Gian Maria Falconetta, architecte et peintre jouissant d'un certain renom et d'une belle clientèle au commencement du XVI siècle. Le premier ouvrage de Ridolfi fut une décoration en stuc dans le palais construit par Falconetta à Padoue pour Luigi Cornaro (palazzo Giustiniani). Dans un pavillon de cet édifice (casino) il y a un

plafond orné des stucs de Ridolfi, stucs qui, dans quelques-uns de leurs motifs, rappellent les compositions décoratives de Raphaël. Ces stucs sur fond azuré, sont dorés par endroits; ils datent de 1524 environ. Parmi les monuments auxquels se rattache le nom de Ridolfi à Vérone, on peut citer le palais de la famille Canossa, édifié en 1527 par Sanmicheli. Là aussi se trouvent quelques décorations en stuc, dues à Ridolfi, par exemple celles des voûtes du rez-de-chaussée. L'influence de Raphaël s'y fait moins sentir; il y a plus d'individualité, beaucoup de talent et de finesse. Il paraît qu'il y a à Vérone un autre palais, la Casa Murari près S. Nasaro, où l'on admire des décorations qu'on peut attribuer à Ridolfi. Le dernier ouvrage de notre artiste à Vérone eut pour objet l'ornementation d'un petit palais qui, ruiné par une inondation de l'Adige, n'existe plus aujourd'hui, mais dont on possède au Municipium des plans et des dessins détaillés. Dans cette ornementation il y a comme un avant-goût du baroque, quelque chose dans le genre du bleichornament allemand. Enfin — et c'est sans aucun doute le dernier travail de Ridolfi en Italie — il décora le palais Chiericati à Vicence. Palladio était l'architecte de cet édifice. Dans son livre „De Architectura“ il mentionne Bartolomeo Ridolfi en qualité de décorateur du palais, et il déclare que c'était le mieux doué de tous les artistes qu'il connaissait. Le Palazzo Chiericati, aujourd'hui Museo Civico, fut construit en 1567. Peu après Bartolomeo Ridolfi partait pour la Pologne. Il n'y séjourna pas longtemps; il est même douteux que pendant les quelques années qui précédèrent sa mort, il ait pu en général réaliser quelque création de valeur dans les conditions nouvelles où il se trouvait. On pourrait retrouver des traces de son activité artistique dans les ruines de Melsztyn. Łuszczkiewicz lui attribue le monument de Spytko Jordan; cette opinion offre les plus grandes probabilités, car si ce n'est tout le monument, certaines de ses parties décèlent réellement le caractère de l'ornementation de cet artiste. En dernier lieu le président fait passer sous les yeux de la Commission l'unique dessin connu ayant une authenticité très vraisemblable du fameux Wit Stwosz, — ce dessin est conservé au Cabinet archéologique de l'Université Jagellonienne auquel en a fait don le prince Ladislas Czartoryski. Le prince l'avait acquis du peintre M. Zaleski, illustrateur de Pasek, et ce dernier l'avait acheté à Munich dans une vente publique. Ce dessin à la plume

représente la composition de l'autel de Notre-Dame à Bamberg, autel exécuté, avec certaines modifications, en 1523. Dans cet autel manque le couronnement qui n'existait déjà plus au XVIII-e siècle. Ce dessin, à titre de précieuse contribution à l'histoire de l'art, sera publié dans les Comptes-rendus.

22. P. von BIENKOWSKI. O jednym z rzymskich pierwowzorów adoracyi Magów. (*Über ein römisches Vorbild der Anbetung der Magier*).

Der Verfasser legt Photographien eines marmornen Postamentes vor, das sich in der Villa Borghese in Rom befindet. Dieses Postament — Überbleibsel eines größeren Denkmals — ist auf allen vier Seiten mit Reliefs geschmückt. Abgesehen von der Rückseite, die, offenbar später eingesetzt, nicht zu dem Ganzen gehört, sind auf der Vorderseite eine mit einem römischen Tropäum schreitende Victoria, auf den Nebenseiten orientalische Priester dargestellt, die mit eigenartigen Trachten bekleidet kostbare Geschenke nach dem Ritualgebrauch mit verhüllten Händen darbringen. Das linke Relief stellt gewiß einen Priester des phrygischen Gottes Attis, das rechte einen nicht näher bestimmbar, persischen oder chaldäischen Priester dar. Mit einem Wort, es sind Magier, die dem römischen Sieger freiwillig Huldigungen und Geschenke darbringen. Aus der stilistischen Analyse dieser Reliefs ergibt sich, daß sie im ersten nachchristlichen Jahrhundert entstanden sind. Der Verfasser betrachtet sie gewissermaßen als eine monumentale Illustration eines bedeutenden historischen Ereignisses dieser Zeit, und zwar der von Dio (LXIII c. 1—7), Sueton. Nero c. 13 und Plinius n. h. XXX 16 beschriebenen Huldigung, die der Partherkönig Tiridates mit einem zahlreichen Gefolge von Fürsten und Priestern dem Kaiser Nero im J. 66 auf dem Forum Romanum darbrachte. Besonders wichtig sind in diesem Zusammenhang die Worte des Plinius (l. c.): *Magus ad eum (Neronem) Tiridates venerat Armeniacum de se triumphum adferens... Magos secum adduxerat. magicis etiam cenis eum initiaverat.*

Die in Rede stehenden Reliefs sind also ein heidnisches Anbetungsbild der Magier, dessen Einfluß auf altchristliche Kunst nicht ausbleiben konnte. Tatsächlich lassen sich auf den Katakumben gemälden, besonders aber auf den einschlägigen Sarkophagen weit-

gehende, nicht nur auf das Motiv, sondern auch auf die Tracht der Magier, auf die Gattung der Geschenke, und die Art ihrer Darbringung bezügliche Analogien nachweisen.

Schließlich versucht der Verfasser nachzuweisen, daß Gold, Weihrauch und Myrrhe, die die Magen dem Christuskind bringen, nicht als speziell dem persischen Mithras geweihte Gegenstände zu betrachten sind, sondern daß ganz dieselben Geschenke bereits den griechischen Göttern in der vorchristlichen Epoche dargebracht wurden als charakteristische Produkte der entlegenen Länder, in denen die Verehrung der betreffenden Götter verbreitet war.

---

23. M. ZDZIECHOWSKI. *Pessimizm a Chrześcijaństwo. Część III. (Pessimismus und Christentum. III. Teil.)*

Die vom Verfasser in dem zweiten Teil seiner Arbeit dargestellte Lehre von dem Mittelwesen zwischen dem Schöpfer und der Schöpfung, in dem sich die Substanz des Weltalls, dessen Seele verkörpert, bedeutete — besonders in der von Secretan vereinfachten Form den Eintritt der pessimistischen Philosophie in das Gebiet der christlichen Metaphysik und bildete nach der Ansicht des Verfassers den Wegweiser nach dem einzigen Punkt, wo sich die Affirmation Gottes, der sich als Liebe äußert, mit dem Empfinden und dem Bewußtsein des Bösen, welches den Inhalt des Seins bildet, vereinigen ließ.

Aber außerdem bewirkte die pessimistische Philosophie eine Vertiefung des religiösen Gefühls, indem sie diejenigen dem Christentum nahebrachte, die demselben bis dahin ferngestanden waren. Zwei ganz verschiedene, aber einander ergänzende Typen des verchristlichenden Einwirkens des Pessimismus in der durch das Christentum geschaffenen, aber von verderblichen antichristlichen Einflüssen beherrschten Atmosphäre verkörpern Richard Wagner und Lew Tolstoj. Der Verfasser zeichnet eine vergleichende Charakteristik dieser beiden Männer. Sie stehen an zwei entgegengesetzten Polen des Denkens: Wagner, ein Kind der Epoche der Romantik und der von der Romantik durchtränkten philosophischen Systeme, welche die Allmacht des Denkens und die Möglichkeit eines absoluten Wissens betonen, folgte in die Fußstapfen Hegels und Feuerbachs und richtete seine Blicke nach den äußersten Grenzen

der intellektualistischen Weltanschauung, die im Egotheismus ihren Ausdruck finden; der um 15 Jahre jüngere Tolstoj dagegen steht unter starkem Einfluß seiner Epoche, in welcher der Empirismus die Stelle des Intellektualismus eingenommen, die Metaphysik durch die Naturwissenschaften zurückgedrängt, und die Träume vom absoluten Wissen durch Erforschung erfahrungsmäßiger Tatsachen ersetzt wurden. Nachdem aber beide die Melancholie des Seins empfunden und erkannt hatten, finden sie sich im Pessimismus, der sie über die Welt der Erscheinungen erhob und sie in die Tiefen des Christentums blicken ließ, die ihnen bis dahin fremd geblieben waren.

Der Verfasser nennt Wagner den letzten Romantiker. Der fliegende Holländer, Tannhäuser, Lohengrin erscheinen als Ausdruck seiner Bestrebungen nach Verkörperung jener Sehnsucht nach einer unendlichen Liebe, die die Welt nicht zu geben vermag und für die sich in der menschlichen Sprache kein Ausdruck findet. Eine unstillbare Sehnsucht stimmt aber zur pessimistischen Auffassung des Lebens. In den Nibelungen macht Wagner unbewußt einen Schritt weiter in der Richtung des Pessimismus. Der Konflikt zwischen dem Verlangen nach Gold und Macht und der Sehnsucht nach Liebe, in welchem man die Grundidee des Werkes erblickt, ist in der Tat nichts Anderes als nur Darstellung des seit Ewigkeit bestehenden Widerstreites zwischen Geist und Sinnlichkeit. Wagners Absicht war es, diesen Kampf vom Standpunkte seiner Weltauffassung, wie sie sich unter dem Einfluß von Feuerbachs egotheistischen Träumereien damals gestaltet hatte, darzustellen; indessen war die Überzeugung von der Unmöglichkeit einer Verwirklichung der idealen Bestrebungen des Menschen in ihm zu tief begründet, als daß ihm das berauschende Gefühl seiner vermeintlichen Größe auf die Dauer hätte genügen können, deswegen zerfloß sein Egotheismus, ohne daß er es wußte und wollte, im Pessimismus, der den Glauben an einen endgültigen Triumph der Macht des Menschen unmöglich macht.

Erst nach den Nibelungen lernt Wagner die Philosophie Schopenhauers kennen und vertieft sich in dieselbe. In Tristan und Isolde findet sie bereits ihren Ausdruck. Während alle seine früheren Werke von der unstillbaren Sehnsucht nach dem Liebesglück durchdrungen sind und sich in ihnen die schmerzliche Überzeugung ausspricht, daß die Welt uns dieses ersehnte Glück nicht



zu bieten vermag, söhnt er sich jetzt mit diesem Schmerz aus und preist vielmehr die Liebe, die uns tiefer als alle anderen Gefühle in die Erkenntnis der Vergänglichkeit des phänomenalen Seins blicken läßt und die Pforten des ewigen Ausruhens eröffnet. Aber dieses Ausruhen, diese Erlösung vom Leiden, diese Nirvana ist mit einer Selbstvernichtung durchaus nicht identisch. Wie Schopenhauer, preist er die Nirvana nicht als absolutes, sondern als relatives Nichts und, indem er diesen Gedanken erfaßt, bezeichnet er die höchste Tat, wo der Mensch dem Willen zum Leben entsagt, nicht als Verneinung, sondern als Umkehr des Willens. Das Böse ist also durchaus nicht etwas Absolutes. Auf diesem Wege fortschreitend, nähert sich Wagner der christlichen Weltanschauung, nämlich dem Dogma von der Erbsünde. Um aber hiebei über den Bereich der geschichtlichen Erklärung nicht hinauszugreifen, erblickt er „das Böse, in dem die Welt liegt“, darin, daß die Menschheit sich im Zustande der Entartung befindet, und die Ursache dieser Entartung soll der Fleischgenuß sowie die Vermischung höherer und niederer Rassen sein. Die größten Weltreligionen setzen sich immer zum Ziel die Erlösung des Menschen; indem sie aber nicht immer imstande waren, dem Strom der Geschichte entgegenzuwirken, entfremdeten sie sich ihrem Ziele, und ihr Ansehen erlitt starke Einbuße durch Entartung. Unter allen Religionen gebührt die erste Stelle der christlichen; einen Beweis für ihre Überlegenheit bildet ihre Allgemeinheit, aber diesen Vorzug teilt sie mit dem Buddhismus. Dagegen erhebt sich das Christentum zur unerreichbaren Höhe durch die Person Christi. Wagner bringt Christus grenzenlose Ehrfurcht entgegen, aber in diesem Christus erblickt er eher das Sinnbild einer das Weltall umfassenden Gottheit, als eine Menschwerdung Gottes. Die Denkrichtung Wagners bleibt pantheistisch. Aber seitdem Wagner angefangen hat, die göttliche Gestalt Christi und dessen Lehre durch das Prisma des Pessimismus zu betrachten, entdeckt er im Evangelium die Grundzüge der Synthese, die er zwischen dem buddhistischen, sich in der Verneinung des Lebens äußernden und dem mit allen europäischen Religionen und Philosophien untrennbar verbundenen Individualismus, welcher sich als Lebens- und Tatendrang offenbart, schon seit lange suchte. Schon Schopenhauer hatte die bezeichnende Äußerung ausgesprochen, daß eine Liebe, die des Elementes des Mitleids entbehrt, in Selbstsucht ausartet. Diesen Ge-

danken greift nun Wagner auf, entwickelt ihn weiter und, indem er in dem Mitleid, welches das Grundgebot der auf dem Pessimismus aufgebauten Ethik bildet, die Grundlage der Liebe erblickt, begründet er die ersehnte Synthese des Buddhismus und des Christianismus. „Nur die dem Mitleid entkeimte — sagt er — und im Mitleiden bis zur vollen Brechung des Eigenwillens sich betätigende Liebe ist die erlösende christliche Liebe“. (Ges. Schriften, X, 260).

In anderer Form als bei Wagner äußert sich der Einfluß des Pessimismus im Leben und in der Lehre Tolstojs. In Wagners Leben bedeutet die Beschäftigung mit Schopenhauer einen wichtigen Wendepunkt, und von diesem Zeitpunkte an erscheint ihm die Welt in anderem Licht. Tolstoj dagegen fühlt sich seit seiner frühesten Jugend von dem Gefühl der Kleinheit des Menschen und der Vergänglichkeit seines Daseins im Vergleich mit dem Weltall ergriffen, und das stimmt ihn pessimistisch. Die Philosophie Schopenhauers lernt er erst im reiferen Alter kennen. Er fühlt sich zwar von ihrer Schönheit und von der unerbittlich kühnen, seiner Neigung zum Pessimismus entgegenkommenden Analyse des Lebens hingerissen, aber eine Wandlung vollzieht sich in ihm nicht, denn diese Lehre bringt ihm nichts Neues und findet in seinen Werken keinen Wiederhall. Chamberlain hat einmal den bezeichnenden Ausspruch gemacht, daß Wagner Schopenhauers Anhänger gewesen sei, ehe er ihn kennen gelernt hatte, doch in viel höherem Grade trifft dieses Wort für Tolstoj zu. Einen Wendepunkt in seinem Leben bildet nicht die Beschäftigung mit dem Pessimismus, sondern vielmehr die Erschöpfung des in demselben vorgefundenen Inhalts. Wagner hat auf dem Pessimismus seine Lebenslehre aufgebaut, Tolstoj dagegen kämpft mit dem Pessimismus, weil er sieht, daß diese Philosophie, die ihm zwar als die einzig konsequente, ernste und strenge Philosophie erscheint, ihm dennoch keine Beruhigung bringt, sondern ihn in der Verzweiflung bestärkt, in die er durch die Betrachtung des Lebens gestürzt wird. Der Nihilismus der Verneinung des Lebens widert ihn an, denn er sehnt sich nach Arbeit und Tätigkeit.

Von diesem Standpunkte aus analysiert der Verfasser die jugendlichen Werke Tolstojs, die als Vorbereitung zu den in „Meine Beichte“ und den folgenden Schöpfungen der zweiten religiös-reformatorischen Epoche im Leben Tolstojs ausgesprochenen Gedan-

ken betrachtet werden können, und geht hierauf zur Betrachtung der Werke „Krieg und Frieden“ und „Anna Karenin“ über. Als Schüler des Positivismus greift Tolstoj, um sich von dem ihn quälenden Pessimismus zu befreien, zur Erfahrung. Vor allem zeigt die äußere Erfahrung, daß die Gesamtheit der Menschen, besonders ungebildete, durch Zivilisation und Sophistik nicht verdorbene Leute an Gott glauben und in diesem Glauben Kraft zum Kampf mit dem Leben finden. Zu dieser äußeren Erfahrung gesellt sich noch die Stimme der tieferen inneren, welche ihn an die Realität des Lebensinstinktes erinnert; sie belehrt ihn, daß dieser Instinkt sich als Sehnsucht nach unsterblicher Fortdauer nach dem Tode äußert, die stärker ist als alle buddhistische oder Schopenhauerische Verneinung des Seins. Diese innere Stimme erschallt immer lauter, je verzweifelter die Ergebnisse der Analyse des Lebens erscheinen, je stärker er vom Pessimismus erfaßt wird. Man kann wohl sagen, daß das pessimistische Bewußtwerden der Intensität zwischen Sein und Leiden den Boden schafft, auf dem die Sehnsucht Gottes emporblüht. Auf Grund dieser Betrachtungen zieht Tolstoj die Schlußfolgerung, daß das Leben etwas Ursprünglicheres ist als der Verstand; deshalb gebühre auch dem Lebensinstinkt und nicht dem Verstand der Vorrang bei der Erforschung der Grundwahrheit, weshalb man lebe. Man muß deshalb dem Lebensinstinkt vertrauen, d. h. so zu leben beginnen, als wenn das Leben unendlich wäre, als wenn der Tod dem Leben gegenüber keine Kraft besäße, mit anderen Worten, man muß gottesfromm leben, und dann wird der den Menschen mit dem Leben aussöhnende Glaube an Gott das Ergebnis, den Lohn dieses Lebenswandels bilden.

Kurz gesagt, den Weg zur Erkenntnis bahnt nicht der Verstand, sondern das Leben, das höhere, übersinnliche Leben; in dieser „Erkenntnistheorie“ ist der Grundgehalt seiner Denkarbeit enthalten. In dieser Hinsicht kann Tolstoj als Vorgänger derjenigen religiösen und philosophischen Strömungen bezeichnet werden, die unter dem Namen der Philosophie der Tat bekannt sind. Kaum hat er jedoch der Philosophie der Tat ins Antlitz geschaut, so schlägt er sich seitwärts und schlägt eine andere Richtung ein. Der Lebensinstinkt hat ihm die Affirmation Gottes gegeben, und hiemit ist seine Rolle ausgespielt. Tolstoj kehrt nun zurück zum Verstand, zum Rationalismus, zu dem mit der positivistischen Philosophie, in der er erzogen worden ist, eng verknüpfen Rationalismus. Gott

ist für den Menschen unerreichbar. Tolstoj beschäftigt sich also in seinen weiteren Schlußfolgerungen nicht mit ihm und nicht mit ewigen Dingen, seine ganze Geisteskraft widmet er der Lösung einer näheren Aufgabe, die jeden Menschen unmittelbar betrifft: Wie soll sich das Leben gestalten, wenn es glücklich und zugleich gut sein soll? Hier verläßt er seinen Pessimismus und verfällt in extremen Optimismus. Da nun Gott einmal wirklich ist und Gott dem Menschen den Verstand gegeben hat, so muß der Verstand als unfehlbares Werkzeug in der Erkenntnis der Lebenswahrheit betrachtet werden. Folglich kann zur Erkenntnis dieser Wahrheit jedermann leicht gelangen, wenn er sich nur von den Leidenschaften befreit, welche ihm diese Wahrheit verhüllen. Der geniale Kenner der menschlichen Seele hat hier übersehen, daß die Leidenschaften sich nicht so leicht dem Verstande fügen und nicht so rasch den Kampfplatz räumen.

Tolstoj's Lehre vom Leben, das die Quelle der Erkenntnis bildet, bahnt den Weg der Philosophie der Tat, und diese Philosophie führt wieder zur Ethik Wagners; dieser predigt Liebe, er erblickt in derselben den zur Umkehr des Willens führenden Weg, er gründet die Liebe auf die breite Basis des Mitleids, aber er irrt wieder, denn er vergißt, daß die Gebote der Liebe und des Mitleids, der Umkehr des Willens nur dann ernst genommen werden können, wenn ihre Quelle in der Affirmation eines individuellen Gottes und der individuellen Unsterblichkeit liegen. In dieser Hinsicht ergänzen Wagner und Tolstoj einander, und, wenn man ihre Ansichten vereinigt, gelangt man nach der Ansicht des Verfassers nicht etwa zu einem neuen philosophischen Systeme, sondern zu einer vertieften christlichen Anschauung, genauer gesagt, zur christlichen Erfassung der Bestimmung des Menschen; sie bieten uns also die christliche Erkenntnis der Welt, die durch die in der pessimistischen Philosophie enthaltenen Elemente gestärkt erscheint.

Unter den Philosophen im engeren Sinn des Wortes hat einen ähnlichen Weg wie Wagner und Tolstoj auch Rudolf Eucken eingeschlagen. Hiermit soll gesagt werden, daß der Pessimismus ihm nicht etwa zu einer neuen Interpretation der christlichen Dogmatik, sondern zur Vertiefung des christlichen Bewußtseins von der Mitwirkung von Mensch und Gott verhalf. Er war zu sehr ein Kind seines Zeitalters, und sein Wesen war zu stark vom Szepti-

zismus durchdrungen, als daß er imstande gewesen wäre, wie manche von seinen Vorgängern aus der Epoche der Romantik, sich am Glauben an die Allmacht des menschlichen Denkens zu berauschen, welches wähnt, in die tiefsten Geheimnisse der absoluten Wahrheit dringen zu können. Deswegen strebte er eine metaphysische Erklärung der Welt, wie z. B. Secretan nicht an, und wollte es auch nicht. Andererseits lag ihm auch der Wunsch fern, daß die Religion das Gewand der Metaphysik abstreife, sich etwa in bloße Ethik verwandle, oder, was noch schlimmer wäre, zum Wallen und Wogen nicht greifbarer Gefühle werde. „Zur Anerkennung der Religion — sagt er — hat weit mehr die Erfahrung und Empfindung der Unvernunft des Daseins, als eine Aufhellung seiner Vernunft geführt“.

Diese „Unvernunft des Daseins“ hat Eucken tief empfunden und ergründet. Nur darf man daraus nicht den Schluß ziehen, daß auch er den Einfluß der Philosophie Schopenhauers habe überwinden müssen; nein, er hat nur erkannt, daß die Strömungen des philosophischen Denkens im 19. Jahrhundert keinen anderen Ausweg finden können, als die Anerkennung der Identität von Sein und Leiden, und daraus schöpft er die Überzeugung, daß man dem Pessimismus notwendig eine höhere Macht entgegensetzen müsse, welche für den Menschen eine wohltuende Stütze wäre, die ihn vor einer Erstarrung in ohnmächtiger Resignation bewahren könnte. Deshalb ist Euckens Philosophie in ihrem innersten Wesen eine sich aus dem Pessimismus erhebende Affirmation der Notwendigkeit des Glaubens und ist eine Einführung in die christliche Metaphysik. Aber diese Einführung ist die Denkarbeit einer Mannes, der es nicht beabsichtigt, weitere Kapitel zu seinem Werke zu schreiben. In das Gebiet des Dogmas dringt er nicht ein, er fühlt sich von demselben durchaus nicht angezogen. Seine Religion findet ihren Inhalt in der Vertiefung des christlichen Gefühls, das im Widerstreit mit der Unvernunft des Seins wächst und im Kampf mit dem Bösen erstarkt, und der Gegensatz zwischen der Welt und dem, was sie sein soll, veranlaßt zu immer hartnäckigerer Affirmation des Ideals. Die Welt des Guten, nach dem sich der Mensch sehnt, wird dann zur Seele seines Seins, die stärkste von den in ihm wirkenden Mächten. Auf diese Weise betritt er die Sphäre des Reiches Gottes. Nur bedient sich Eucken, gleichsam unter dem Einfluß des in der deutschen Philosophie herrschenden

Pantheismus, statt der Worte Gott und Gottes Reich in seinen bedeutenderen Werken (Die Einheit des Geisteslebens — Der Kampf um einen geistigen Lebensinhalt) ständig des Wortes Geistesleben. Durch diesen Begriff Geistesleben, dem in seinen Werken eine zentrale Bedeutung zukommt, definiert er die Bewegung jener Macht, aus der alles seinen Anfang nimmt, deren Strom durch den Menschen hindurchgeht, sich ihm mitteilt und alles dies mitreißt, was in ihm Mehrmenschlich ist.

Einen weiteren Schritt in der Richtung nach dem Christentum bildet nach der Ansicht des Verfassers das Werk „Der Wahrheitsgehalt der Religion“; es bedeutet nämlich eine Befreiung Euckens von der Identifizierung Gottes mit dem Weltall, mit dem allumfassenden Geistesleben. Eucken ist zu der Einsicht gelangt, daß im Pantheismus die Grenzen zwischen der Welt des Geistes und der der Sinnlichkeit sich zu sehr verwischen und daß infolgedessen der Begriff Geistesleben von seiner Höhe zu sinken droht. Der Dualismus, der die Objektivität Gottes affirmiert, soll also von rechts wegen die in demselben enthaltenen Gegensätze ausgleichen.

Zum Schluß bemerkt der Verfasser, daß in dem Zeitalter, welches sich zur Vergöttlichung des Menschen verstiegen und den Kultus der Person des Menschen bis zur Karrikatur verzerrt hat, die Philosophie Euckens als der stärkste Protest gegen diese Richtung aufgefaßt werden darf, als ausgesprochene Nebenbuhlerin von „Zarathustra“.

---

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcją

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków. 1911. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

8. Lutego 1911.



# PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

1873—1902

Librairie de la Société anonyme polonaise

(spółka wydawnicza polska)

à Cracovie.

## Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof. (Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires), in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 118 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog. (Classe de philologies Seances et travaux), in 8-vo, volumes II—XXXIII (vol. I épuisé). — 258 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof. (Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux), in 8-vo, vol. III—XIII, XV—XLII, (vol. I, II, XIV épuisés, 61 pl.) — 276 k.

»Sprawozdania komisji do badania historii sztuki w Polsce. (Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne), in 4-to, vol. I—VI (115 planches, 1040 gravures dans le texte). — 77 k.

»Sprawozdania komisji językowej. (Comptes rendus de la Commission de linguistique), in 8-vo, 5 volumes. — 27 k.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce. (Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne), in 8-vo, 10 vol. — 57 k.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 4 volumes.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 4 k.  
Vol. III, Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 6 k. Vol. IV, Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 3 c. — Petri Roysi carmina ed. B. Kruczkiewicz. 12 k.

»Biblioteka pisarzy polskich. (Bibliothèque des auteurs polonais du XVI et XVII siècle), in 8-vo, 41 livr. 51 k. 80 h.

Monumenta mediæ aevi historica res gestas Poloniae illustrantis, in 8-vo imp., 15 volumes. — 162 k.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. II, XII et XIV. Cod. epistol. saec. XV ed. A. Sokłowski et J. Szujski; A. Lewicki. 32 k. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 30 k. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 10 k. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 20 k. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae spect. ed. Lewicki. 10 k. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 10 k. — Vol. XV, Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis, ed. Piekosiński. 10 k.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 11 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI, XVII) volumes. — 162 k.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 6 k. — Vol. II, Chroniconum Barnardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 6 k. — Vol. III, Stephani Medeksa commentarii 1654 — 1668 ed. Seredyński. 6 k. — Vol. VII, X, XIV, XVII Annales Domus professae S. J. Cracoviensis ed. Cnotkowski. 14 k. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokolowski. 4 k. — Vol. XV, Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 14 k. — Vol. XIV Stanislae Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak. 6 k.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 8 vol. — 48 k

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 156 k.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wisocki 1546—1553. 10 k. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674, ed. Kluczycki. 20 k. —

Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallicij) 1674—1683 ed. Waliszewski. 30 k. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanisłai Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 30 k. — Vol. VI, Acta Regis Ioannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 10 k. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 40 k. Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrinensis ed. Kluczycki. 10 c. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 6 k.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 102 k.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wisłocki. T. I, in 8-vo. — 15 k.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« (*Anciens monuments du droit polonais*) in 4-to, vol. II—X. — 72 k.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 12 k. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heymann. 6 k. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1533 ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VII, Acta expedition. bellic. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clenodiales ed. Ulanowski. 12 k. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 16 k. — Vol. IX, Acta iudicii feudalis superioris in castro Golez 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 6 k. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 2 k.

Volumina Legum. T. IX. 8-vo, 1889. — 8 k.

### Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« (*Mémoires*), in 4-to, 17 volumes (II—XVIII, 178 planches, vol. I, épuisé). — 170 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« (*Séances et travaux*), in 8-vo, 41 vol. (319 planches). — 376 k.

»Sprawozdania komisji fizyograficznej.« (*Comptes rendus de la Commission de physiographie*), in 8-vo, 35 volumes (III. VI — XXXIII, 67 planches, vol. I. II. IV. V, épuisés). — 274 k. 50 h.

»Atlas geologiczny Galicyi.« (*Atlas géologique de la Galicie*), in fol., 12 livraisons (64 planches) (à suivre). — 114 k. 80 h.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« (*Comptes rendus de la Commission l'anthropologie*), in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 125 k.

»Materiały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« (*Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques*), in 8-vo, vol. I—V, (44 planches, 10 cartes et 106 gravures). — 32 k.

Świętek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnia.« (*Les populations riveraines de la Raba en Galicie*), in 8-vo, 1894. — 8 k. Górski K., »Historja piechoty polskiej« (*Histoire de l'infanterie polonaise*), in 8-vo, 1893. — 5 k. 20 h. »Historja jazdy polskiej« (*Histoire de la cavalerie polonaise*), in 8-vo, 1894. — 7 k. Balzer O., »Genealogia Piastów.« (*Généalogie des Piasts*), in 4-to, 1896. — 20 k. Finkel L., »Bibliografia historyi polskiej.« (*Bibliographie de l'histoire de Pologne*) in 8-vo, vol. I et II p. 1—2, 1891—6. — 15 k. 60 h. Dickstein S., »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« (*Hoëne Wroński, sa vie et ses oeuvres*), lex. 8-vo, 1896. — 8 k. Federowski M., »Lud białoruski.« (*L'Ethnographie de la Russie Blanche*), in 8-vo, vol. I—II. 1897. 13. k.

»Rocznik Akademii.« (*Annuaire de l'Académie*), in 16-o, 1874—1898 25 vol. 1873 épuisé) — 33 k. 60 h.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« (*Mémoire sur les travaux de l'Académie 1873—1888*), 8-vo, 1889. — 4 k.